
all.



LA JOLIE FIANCÉE,

OU

LES BONNES FORTUNES DE PROVINCE,

Comédie en un Acte, mêlée de Vaudevilles,

PAR M. DELESTRE-POIRSON,

[Charles Gaspard ?]

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre du Vaudeville, le 2 juillet 1812.

La Musique des Airs nouveaux est de M. DOCHE.

PARIS,

CHEZ BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL,

DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, N°. 51.

DE L'IMPRIMERIE D'ÉVERAT, RUE ST.-SAUVEUR, N°. 41.

1812.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
FLORICOURT,	Jeunes Parisiens..	M. SÉVESTE.
FOLLEVILLE..		M. GUÉNÉE.
ÉTIENNE........................		M. LAPORTE.
LUCETTE, Fiancée d'Étienne.....		Mlle. RIVIÈRE.

La Scène se passe dans la Salle commune de l'auberge d'un village des environs de Bordeaux.



LA JOLIE FIANCÉE,

Comédie-Vaudeville.

SCENE PREMIERE.

ÉTIENNE, LUCETTE, Chœur de Villageois.

LUCETTE.

GRAND merci de vos compliments et de vos bouquets, mes amis.

ETIENNE.

Oui, ma femme et moi nous sommes très-sensibles à la part vous prenez à notre bonheur, et pour vous le prouver, rendez vous tous sous le grand couvert, je vais y faire porter une feuillette de vieux, et nous danserons toute la soirée : à demain la noce.

CHOEUR.

AIR : *Allons tous rendre hommage.* (Épreuve villageoise.)

Allons sous le feuillage
Fèter ce mariage ;
De bon cœur,
Le village
Partage leur bonheur.
Allons sous le feuillage, etc.

(*Tout le monde sort excepté Étienne et Lucette.*)

LUCETTE.

Eh! bien, est-ce que tu ne viens pas aussi danser, Etienne?

ETIENNE.

Dans cet état, le jour de nos accordailles, te donner la main à toi qui es parée... parée... si tu savais comme tu es jolie avec ce bouquet virginal au côté!

LUCETTE.

Vraiment! je suis charmée que tu me trouves à ton goût.

ETIENNE.

Oh! comme tu vas me faire des jaloux!

LUCETTE.

Et tu ne le seras de personne, toi?

ETIENNE.

Non, car ma Lucette, au milieu de la fête, n'aura des yeux que pour moi, ne verra, n'entendra que l'heureux Etienne.

LUCETTE.

Ne verra, n'entendra... Tu ne m'empêcheras pas peut-être de recevoir les compliments qu'on me fera.

ETIENNE.

Non; mais tu n'y répondras pas.

LUCETTE.

Pourquoi cela? quand quelqu'un nous fait l'honneur de nous trouver jolie, ne faut-il pas le remercier de son obligeance? et d'ailleurs.

AIR : *Ahi povero Calpigi.*

Quand la maîtresse d'une auberge,
Montre, aux étrangers qu'elle héberge,
Un air gracieux, prévenant;
Ils trouvent le vin excellent.
Pourquoi donc negligerait-elle
A leurs yeux de paraître belle;
Car cela ne lui coûte rien,
Et la maison s'en trouve bien.

ÉTIENNE.

Oui, mais quand l'hôtesse légère
A tous les étrangers veut plaire
Que, par des regards séduisans,
Elle encourage les galans;
Enfin, quand, pour voir à ses charmes
Tout le monde rendre les armes,
La friponne n'épargne rien,
Le mari s'en trouve-t-il bien?

ETIENNE.

Oui, vois-tu, Lucette, je sais qu'au fond tu m'aimes, et cela me rassure; mais tu es coquette, coquette!...

LUCETTE.

Qu'entends-tu par-là ?

ETIENNE.

Que tu n'es pas contente de plaire à ton mari, et que tu veux plaire à tout le monde.

LUCETTE.

Voyez le grand malheur, pourvu que tout le monde ne me plaise pas; d'ailleurs, quoi de plus naturel que le désir de plaire ?

Air *nouveau de M. Doche.*

Désir de plaire,
Chez nous devance le printemps :
Fille, sous les yeux de sa mère,
Sent déjà, dès ses jeunes ans,
Désir de plaire.

Désir de plaire,
Par fois a produit le bonheur.
Qui rend le savant moins austère,
Du sauvage adoucit l'humeur ?
Désir de plaire.

ÉTIENNE.

Désir de plaire
A souvent fait bien des jaloux ;
Car la femme la moins légère
A rarement, pour son époux,
Désir de plaire,

LUCETTE.

Ne t'inquiète pas, dès que je te promets de n'aimer que toi. Allons, va vîte t'habiller et hâte toi de venir me joindre à la fête.

ETIENNE.

J'y serai dans un instant, ne t'ennuye pas, ma bonne amie.

LUCETTE.

Sois tranquille, mon ami; mais songe que je t'attends.

SCENE II.

ETIENNE, *seul, regardant sortir Lucette.*

Un peu vive, un peu coquette... mais le meilleur cœur...

allons, tout bien considéré, je ne pouvais mieux faire que de quitter Paris, où l'étourdi que je servais, après m'avoir, malgré mes trente ans, déguisé en jockei anglais, baptisé du nom de Jones, me donnait une occupation, un mal...au lieu qu'ici tranquille, heureux, aimé d'une femme que j'adore, à la tête d'une bonne maison gouvernée pendant vingt ans par la mère de ma Lucette, je vais couler des jours charmants;

FOLLEVILLE, *en dehors.*

Hola! eh! la maison!

ETIENNE.

Qu'entends-je? c'est la voix de mon ancien maître, M. de Folleville.

FLORICOURT, *en dehors.*

N'y a-t-il personne dans cette auberge?

ETIENNE.

Son ami Floricourt est avec lui, il faut les recevoir.

SCENE III.

ETIENNE, FOLLEVILLE, FLORICOURT.

FOLLEVILLE.

Ah! à la fin, voici quelqu'un, me trompé-je? c'est ce coquin de Jones!

ETIENNE.

Passons sur les qualités. C'est moi-même, Monsieur.

FLORICOURT.

Oui ma foi, mais par quel hasard?...

ETIENNE, *à Folleville.*

Que voulez-vous, Monsieur, depuis que j'ai quitté votre service, j'ai fait des réflexions morales, et las de mener à la ville une vie agitée, je suis revenu dans ce village mon pays natal... mais vous mêmes, messieurs, comment se fait-il que vous passiez par ici?

FLORICOURT.

Comment cela se fait? tu ignores donc que Folleville, ton ancien maître, va épouser en province une riche héritière, et

que, pour être de la noce, c'est moi qui conduis la victime à l'autel?

ETIENNE, *à Folleville.*

Sérieusement parlant, monsieur, vous vous mariez?

FLORICOURT.

Parole d'honneur.

AIR : *Fidèle ami de notre enfance,*

Depuis longtemps à la mollesse,
De sa vie il livrait le cours;
Aux doux plaisir, à la tendresse,
Il consacrait ses plus beaux jours.
Le bonheur régnait dans son âme;
Jusqu'ici rien ne l'ennuya :
Mon ami veut prendre une femme
Pour mettre fin à tout cela.

ETIENNE, *à Folleville.*

En ce cas, monsieur, recevez mon compliment.

FOLLEVILLE.

De condoléance?

ETIENNE.

Pourquoi donc? est-ce que vous craignez...

FOLLEVILLE.

Ecoute donc.

AIR : *Voulant par ses œuvres complettes.*

L'hymen est une belle terre
Que chacun veut s'approprier,
Et, malgré le propriétaire,
On y trouve maint braconnier.

ÉTIENNE.

Si vous avez, en bon apôtre,
Chassé sur la terre d'autrui,
N'est-il pas bien juste, aujourd'hui,
Que l'on chasse un peu sur la vôtre?

FLORICOURT.

Ah! parbleu, écoute donc, Jones; puisque tu es de ce village, tu me diras ce que c'est qu'une mariée d'une figure délicieuse que nous venons de voir danser là-bas, sous ces arbres. Tu dois la connaître.

ETIENNE.

(*A part.*) Parbleu! si je connais ma femme! (*Haut.*) Oui, je la connais.

FLORICOURT.

Sais-tu qu'elle est toute charmante?

ETIENNE.

(*Haut.*) Oui, je le sais.

FOLLEVILLE.

Et tu la nommes?

ETIENNE.

Lucette: vous êtes donc charmé de ses perfections, M. de Folleville?

FOLLEVILLE.

Comment, mon ami, mais je l'adore; j'en suis ravi, enchanté, transporté, sérieusement.

FLORICOURT.

Sérieusement! c'est pour rire. Si je te disais, moi, que j'en suis fou, on pourroit me croire.

TRIO.

FOLLEVILLE.

Air *de M. Doche.*

Je suis ravi, je te le jure;
De ce jeune et charmant objet:
Jamais, non, jamais la nature
Ne forma rien d'aussi parfait.

FLORICOURT.

Ses yeux si doux et son joli visage...

FOLLEVILLE.

Son air à la fois vif et sage...

FLORICOURT.

Fixeraient un instant l'homme le plus volage.

FOLLEVILLE.

Fixeraient pour toujours l'homme le plus volage.
Attendris pour moi cette belle,
Je te promets, cruel amour...
Oui, je promets d'être fidèle,
Constant jusqu'à mon dernier jour.

FLORICOURT.

D'honneur ! j'admire ce langage,
Ce style et ce ton langoureux.

ÉTIENNE, *à part.*

De ma femme il est amoureux.
Ah ! de bon cœur j'enrage !

Ensemble.

FLORICOURT et FOLLEVILLE.

Attendris pour moi cette belle,
Je te promets, volage amour,
Oui, je promets d'être fidèle.
Constant pendant tout un grand jour.

ÉTIENNE, *à part.*

Ah ! si ma femme m'est fidèle,
Qu'elle résiste à leur amour,
Je promets bien de n'aimer qu'elle,
Qu'elle jusqu'à mon dernier jour.

FLORICOURT.

Oh! tu as raison, elle est charmante la petite; mais franchement, elle a l'air d'être un peu coquette, et je crois que son mari aura besoin de patience avec elle.

ETIENNE, *à part.*

Il faut qu'il en soit bien muni...

FOLLEVILLE.

En vérité, si je ne me mariais pas après demain...

FLORICOURT.

Comment, c'est cela qui t'arrête? toi un jeune homme dont l'éducation m'est confiée, que j'élève dans les grands principes, tu as besoin de deux jours pour faire agréer tes hommages à une petite paysanne !...je ne demanderais pas la soirée moi.

FOLLEVILLE.

Te voilà bien, avec ton amour propre.

FLORICOURT.

Ah ça, preuds garde de me défier...veux-tu parier.

FOLLEVILLE.

Mais dis donc! sais-tu que si ce pauvre époux futur savoit notre gageure, et qu'il entendît parler ainsi de sa femme, deux hommes à succès comme nous, il feroit une drôle de figure?

FLORICOURT.

Bah! laisse donc, ne vas-tu pas le plaindre? je parie que c'est quelque butor.

ETIENNE (*à part.*)

Merci.

FLORICOURT.

Eh! parbleu, tu le connais sans doute, toi Jones. Eh! bien, n'est-ce pas? c'est quelque lourdaut de paysan, incapable d'apprécier uue femme semblable?

ETIENNE.

Vous vous trompez, monsieur, si vous connaissiez son mari vous n'en parleriez pas ainsi.

FOLLEVILLE.

Je vois qne Jones est de ses amis.

ETIENNE.

Certainement j'en suis.

FOLLEVILLE.

Allons, allons; en attendant que nous voyions qui de nous deux charmera cet objet enchanteur, montre nous nos chambres, Jones... je suis d'un las!... (*à part à Jones*), attends moi ici, je suis à toi dans l'instant.

ETIENNE.

Les voici, messieurs; numéros 19 et 20.

FOLLEVILLE.

Allons, viens-tu Floricourt?

FLORICOURT.

Je te suis.

SCÈNE IV.

ETIENNE, FLORICOURT.

FLORICOURT.

Il est parti; mon ami...

ETIENNE, *à part.*

Que veut-il me dire?

FLORICOURT.

Tu peux me rendre un service important.

ETIENNE.

Lequel ?

FLORICOURT.

Il faut que tu me procures un moment d'entretien avec Lucette.

ETIENNE, *à part.*

Nous y voici. (*Haut.*) Y songez-vous monsieur? la veille de son mariage !

FLORICOURT.

Cela vaut mieux que le lendemain.

ETIENNE.

Mais les obstacles...

FLORICOURT.

Je n'en connais point.

ETIENNE.

Mais.

FLORICOURT.

Mais! hate toi, et sois sûr que je récompenserai ton exactitude. (*Il sort.*)

SCENE V.

ETIENNE, *seul.*

Par exemple, un mari chargé d'obtenir un rendez-vous de sa femme pour un amant. Oh! M. Floricourt, M. Floricourt, vous n'en êtes pas encore ou vous pensez; mais au fond, de quoi ai-je à me plaindre! ne suis-je pas heureux au contraire qu'il se soit adressé à moi? peut-être qu'un autre... mais voici M. Folleville.

SCÈNE VI.

FOLLEVILLE, ETIENNE.

FOLLEVILLE.

Jones?

ETIENNE.

Monsieur.

FOLLEVILLE.

Es-tu toujours attaché à ton ancien maître?

ETIENNE.

En doutez-vous?

FOLLEVILLE.

Non ; mais j'en exige une preuve.

ETIENNE.

Parlez.

FOLLEVILLE.

AIR : *Vaudeville du Jaloux malade.*

Tu peux, dans cette circonstance,
Me servir.

ÉTIENNE.

Que puis-je pour vous ?

FOLLEVILLE.

Obtiens-moi donc, en diligence,
Avec Lucette, un rendez-vous.

ÉTIENNE *à part.*

Comment diable, avec ma maîtresse !
J'étais sûr qu'il en viendrait là.
(*Haut.*) Non, j'ai trop de délicatesse.

FOLLEVILLE, *lui mettant une bourse dans la main.*

Eh ! fi ! parle-t-on de cela ?

FOLLEVILLE.

Ah ! ça, Jones, si Floricourt te venait prier de lui rendre le même service, j'espère que ton ancien attachement te porterait à me préférer à lui. Je te paierai la préférence.

SCENE VII.

ETIENNE, *seul.*

Allons, cela promet ! si la veille de son mariage ma femme a déjà deux amans, que sera-ce donc par la suite ?

SCENE VIII.

ETIENNE, LUCETTE.

LUCETTE.

Eh bien ! qu'est-ce que tu fais donc là ?

ETIENNE.

Ne faut-il pas que je sois ici pour servir les étrangers, puisque

tout le monde est à la fête, et que ta mère est allée faire à la ville voisine des emplettes pour notre mariage ?

LUCETTE.

En effet, il est arrivé deux étrangers, et bien honnetes encore.

ETIENNE.

Comment sais-tu cela ?

LUCETTE.

Parce qu'il m'ont fait tout plein de politesses auxquelles j'ai bien répondu par des révérences, ça c'est vrai.

ETIENNE.

Et comment les trouves-tu ces étrangers ?

LUCETTE, *avec malice.*

Charmans.

ETIENNE, *avec humeur.*

Ah ! charmans !

LUCETTE.

Eh bien ! ne te voilà-t-il pas encore jaloux ?

ETIENNE.

C'est qu'on n'a jamais vu se passionner ainsi pour des gens qu'on ne connaît pas.

LUCETTE.

Qui est-ce qui se passionne ? Tu me demandes comment je trouve ces voyageurs ? je te réponds qu'ils sont charmans, parce qu'en effet ils le sont, et d'ailleurs...

Air : *Ça fait toujours plaisir.*

D'où vient ta jalousie ?
Chacun d'eux est charmant;
Leur tournure est jolie
Et leur air prévenant.
De leur galanterie
Fallait-il les punir ?
Ils me trouvent jolie,
Ça fait (*bis.*) toujours plaisir.

ETIENNE.

Eh bien ! si je te disais maintenant qu'ils sont amoureux de toi !

LUCETTE.

Comment, ils sont tombés tous deux amoureux de moi, comme ça subitement ?

ETIENNE.

Oui, que dis-tu de cela ?

LUCETTE.

Ça fait (*bis.*) toujours plaisir.

ETIENNE.

A merveille; mais si j'ajoutais que, sans me connoître pour ton mari, ils m'ont chargé, chacun en particulier, d'obtenir de toi un moment d'entretien, n'avouerais-tu pas que, selon la réponse que tu croirais devoir leur faire, j'aurais sujet ou non d'être jaloux ?

LUCETTE.

J'ajouterai que je leur accorde le moment d'entretien qu'ils me demandent, et qu'il n'y a pas là de quoi concevoir la moindre jalousie, puisque tu sais tout, et que tu peux être présent à l'audience que je leur accorde.

ETIENNE.

Oh ! par exemple, c'est trop fort, et je ne souffrirai pas...

LUCETTE.

Tiens, en voici déjà un. Laisse-moi faire.

SCENE IX.

Les Précédens, FLORICOURT.

FLORICOURT, *à Etienne.*

Ah ! Jones ! quelle obligation ne t'ai-je pas !

ETIENNE.

Aucune, Monsieur. (*A part.*) Ne nous découvrons pas : c'est le seul moyen d'être instruit de tout.

FLORICOURT.

Charmante Lucette, permettez-moi de profiter des instans heureux que son zèle m'a procurés, pour vous assurer que jamais femme n'a réuni tant de beauté et de grâces.

LUCETTE, *faisant la révérence.*

Vous êtes bien honnête, Monsieur.

FLORICOURT.

Pour vous assurer que mon cœur est à vous pour jamais.

ETIENNE, *à Lucette.*

Il en disait autant à Paris à toutes les femmes.

FLORICOURT.

Votre mariage n'est pas encore terminé : il ne se terminera pas, si vous en croyez un homme qui vous adore ; car enfin, à qui veut-on vous sacrifier ? sans doute à quelque brutal de paysan ?

LUCETTE.

Vous vous trompez, Monsieur, mon mari a vécu long-temps à Paris.

FLORICOURT.

Sans doute en mauvaise société ?

ETIENNE, *à Lucette.*

J'ai toujours demeuré avec eux.

LUCETTE.

Du tout, Monsieur ; et s'il n'était pas jaloux...

FLORICOURT.

Il est jaloux !

ETIENNE, *à part.*

Il n'a pas sujet de l'être.

LUCETTE.

Oui, Monsieur. Au reste, ce n'est pas ce qui m'épouvante, quand on n'a rien à se reprocher.

FLORICOURT.

Cependant un mari jaloux, vieux, je le parie !

Air : *Trouverez-vous un Parlement.*

Quelquefois dans un jeune époux
On pardonne ce caractère ;
S'il est ombrageux et jaloux,
Il a d'autres moyens de plaire.
Mais, dans un vieillard, il n'est rien
Qui puisse compenser son âge...
C'est l'avare, jaloux d'un bien
Dont il ne veut pas faire usage.

LUCETTE.

Non, Monsieur, mon mari n'est pas vieux, et je ne le trouve pas plus excusable pour cela ; mais je viens de vous apprendre qu'il est jaloux, c'est vous dire assez combien je dois craindre qu'il ne me trouve avec vous.

FLORICOURT.

Jones peut sortir et veiller à ce que personne n'entre ici.

ETIENNE, *à part.*

En voici bien d'une autre, à présent.

LUCETTE.

Non, j'ai déjà beaucoup trop fait en écoutant si longtemps vos discours.

FLORICOURT.

Eh ! quoi, vous voulez que je vous quitte sitôt ?

ETIENNE, *à part.*

Sitôt ! le temps ne lui semble pas si long qu'à moi !

LUCETTE.

Oui, Monsieur, je le veux, je l'exige absolument.

FLORICOURT.

Absolument...je vais vous montrer, en obéissant, le désir que j'ai de vous plaire. Je compte sur toi, Jones, pour me procurer les moyens de revoir cette charmante enfant. J'espère alors vous persuader de toute l'étendue de mon amour. Entends-tu, je compte sur toi, Jones.

LUCETTE.

Ah! mon dieu cela dépendra de lui.

ETIENNE, *à part.*

Oui, compte, compte.

FLORICOURT, *à Jones, en sortant.*

La petite est folle de moi.

SCENE X.

Les Précédens, *hors Floricourt.*

LUCETTE, *éclatant de rire.*

Ah! ah! ah! ah! (*Après un moment de silence, elle s'approche de son mari et lui dit d'un ton contrit :*) Mon ami, est-ce que tu es fâché contre moi ?

ETIENNE, *sans la regarder.*

Si je suis fâché!

LUCETTE, *riant.*

Ah ! ah ! ah!

ETIENNE.

Fort bien, riez, vous en avez sujet.

LUCETTE.

Mais, en effet, n'y a-t-il pas de quoi rire ? ah! ah! ah! ne trouves-tu pas plaisant que la veille de mon mariage j'aie une conversation avec un amant, et devant mon mari encore ?

ETIENNE.

Oh! cela est tout à fait plaisant ; mais moi qui ne ris pas, et qui n'ai pas envie de rire... (*Il regarde Lucette qui rit, et se met à rire aussi.*) Peste soit de la folle !

LUCETTE.

Ah! vous n'avez pas envie de rire !

ETIENNE.

Eh bien ! je rirai ; mais cela ne m'empêchera pas de vous dire...

LUCETTE.

Oh ! fâche-toi, si cela peut t'amuser. Comme tu es drôle quand tu fais tes gros yeux...mais souviens-toi que la jalousie n'est bonne qu'à aveugler ceux qui en sont atteints. Si je te disais par exemple, que bien loin d'écouter avec intérêt les discours que cet étourdi vient de me tenir, je n'ai fait que me moquer de lui.

ETIENNE.

Il y paraissait vraiment.

LUCETTE.

Ecoute ; il n'est pas difficile de voir que ces deux jeunes gens sont deux fats. Ils ne s'imaginent pas que de simples villageoises comme nous puissent tenir contre des hommes de leur fortune et de leur air ; mais si je parvenais à leur prouver le contraire, et qui plus est, à leur faire payer la confiance qu'ils ont dans leurs moyens de plaire, appelerais-tu cela de la coquetterie ?

ETIENNE.

Mais, comment y parviendrais-tu ?

LUCETTE.

L'autre va sûrement venir. Laisse-moi faire, et surtout point de jalousie.

ETIENNE.

Je ne sais si je dois consentir.

LUCETTE.

Allons, mon ami.

AIR : *Je suis colère et boudeuse.*

Aux dépens de leur jactance
Je veux rire un seul instant.

ÉTIENNE.

Souvent, plus loin qu'on ne pense,
On arrive en badinant.

LUCETTE.

Je dois, à leur folle tête,
Une leçon à bon droit.

ÉTIENNE.

Souvent celui qui l'apprête
Est celui qui la reçoit.

LUCETTE.

Point de soupçon ridicule.

ÉTIENNE.

On est si souvent trompé.

LUCETTE.

J'attrape un sot bien crédule.

ÉTIENNE.

Moi, j'ai peur d'être attrapé.

LUCETTE.

Il faut un peu d'indulgence
Aux époux les mieux unis.

ÉTIENNE.

Je vois que la patience
Est la vertu des maris.

LUCETTE.

Ah! je t'en préviens d'avance,
Laisse-là cet air jaloux.
Car c'est dans la confiance
Qu'est le bonheur des époux.
J'en conviens, je suis légère;
Mais, en blâmant mon humeur,
Des torts de mon caractère,
N'accuse jamais mon cœur.

Ensemble.

ÉTIENNE.

Je vois que ton caractère
Ne vaudra jamais ton cœur.

Il faut faire tout ce qui te plaît.

LUCETTE.

Le voici; si tu veux m'aider, feins de me parler en sa faveur.

ETIENNE.

Comment, tu voudrais ?...

LUCETTE.

Prends bien garde, mon ami, songe qu'un mari a bien des raisons pour ne pas encourir la colère de sa femme; ainsi, prends ton parti.

ETIENNE.

Je me résigne.

SCENE XI.

Les Précédens, FOLLEVILLE, *au fond*.

FOLLEVILLE.

Eh quoi! c'est elle?

LUCETTE, *bas à Etienne*.

Allons donc.

ETIENNE, *feignant de ne pas voir Folleville*.

Oui, Lucette, il ne veut que te parler quelques instans: pourquoi lui refuserais-tu ce plaisir?

LUCETTE, *de même à Etienne*.

Tu ne n'aperçois donc pas que c'est quelque Monsieur de la ville qui voudrait séduire une pauvre villageoise? Je te veux bien du mal de t'être chargé d'une pareille commission.

FOLLEVILLE, *paraissant*.

Ah! belle Lucette, pourquoi mal interpréter mes pensées? Croyez que je n'en ai aucune qui n'ait pour but votre bonheur.

LUCETTE.

Monsieur ne puis vous entendre davantage.

(Elle passe du côté du théâtre opposé à celui où se trouve Folleville.)

FOLLEVILLE, *la suivant*.

Vous voulez donc me désespérer?

LUCETTE.

Je ne veux pas vous désespérer, mais je ne veux pas entendre vos discours.

(Elle passe encore de l'autre côté du théâtre.)

FOLLEVILLE.

Jones, mon ami, il faut que tu me serves dans cette occasion.

ETIENNE.

Je le veux bien. Oh ! j'agirai comme pour moi.

TRIO.

AIR *de M. Doche.*

FOLLEVILLE, *à Étienne.*

Ah ! dis-lui que si mon amour
Peut enfin adoucir son âme,
Pour prouver l'excès de ma flamme,
Je veux l'épouser dès ce jour.

ÉTIENNE, *allant à Lucette.*

(*Haut*) Oui, Lucette, si son amour
Peut, enfin adoucir ton âme,
Pour prouver l'excès de sa flamme,
Il veut t'épouser dès ce jour.
(*Bas.*) Dans deux jours, il s'unira
Avec une riche héritière,
Qui, d'une douleur passagère,
Avant peu le consolera.

LUCETTE, *se rapprochant un peu de Folleville.*

Songez que je dois être unie
Avec un autre, dès demain.

FOLLEVILLE.

Croyez-m'en, un pareil lien
Peut faire le malheur de toute votre vie.

LUCETTE, *bas à Étienne.*

Chacun dit qu'un pareil lien
Fera le malheur de ma vie.

FOLLEVILLE.

Et vous êtes assez jolie
Pour espérer un autre hymen.

LUCETTE, *se rapprochant encore.*

Moi, je serais assez jolie
Pour espérer un autre hymen !
Vous le croyez ?

FOLLEVILLE.

J'en suis certain.

LUCETTE.

Ne me trompez pas je vous prie.

Ensemble.

FOLLEVILLE, *à part.*

Je vois s'adoucir, déjà,
Cette beauté d'abord si fière;
Bientôt son cœur séduit, j'espère,
A mon amour se livrera.

ÉTIENNE, *à part.*

Dans deux jours, il s'unira
Avec une riche héritière,
Qui, d'une douleur passagère,
Aisément le consolera.

LUCETTE, *à part.*

Il croit triompher déjà;
Pourtant, avant peu, j'espère,
De sa victoire imaginaire
Mon galant se repentira.

FOLLEVILLE.

Oui! charmante Lucette, le mariage que vous allez contracter ne peut être digne de tant d'attraits; et si vous le permettez, je vais vous prouver...

LUCETTE.

Oh! mon dieu! Monsieur, je vous remercie. Il y a déjà longtemps que je suis éloignée de la danse, et l'on doit être étonné de mon absence.

FOLLEVILLE.

Permettez-moi au moins de vous suivre.

LUCETTE.

Oh bien oui, Monsieur, je vous le défends! Croyez-vous que cela ne serait pas bien vite remarqué?

FOLLEVILLE.

Permettez-moi du moins d'espérer que je pourrai vous revoir bientôt...Vous ne répondez rien?

LUCETTE.

Monsieur...

FOLLEVILLE.

Vous me le promettez, n'est-il pas vrai?

LUCETTE.

Je cours rejoindre la fête. (*Bas à Etienne.*) Ai-je bien joué mon rôle ?

ETIENNE, *bas.*

A merveille.

SCENE XII.

Les Précédens, *excepté Lucette.*

FOLLEVILLE.

Ah ! mon cher Jones, je suis enchanté de cette aimable enfant.

ETIENNE.

Vraiment ?

FOLLEVILLE.

N'as-tu pas remarqué, sur la fin de notre entretien, le regard qu'elle m'a lancé ?

ETIENNE, *inquiet.*

(*A part.*) Un regard ! (*Haut.*) Oui, je l'ai remarqué.

FOLLEVILLE.

Tu crois donc que je parviendrai à lui faire partager mon amour ?

ETIENNE.

Je le crois...mais il est un peu tard.

FOLLEVILLE.

Je vais faire en sorte de la joindre au milieu de la fête, et d'avoir un nouvel entretien avec elle. Quant à toi, mon cher Jones, crois que je n'oublierai jamais ce que tu as fait pour moi.

AIR : *Daignez m'épargner le reste.*

Je te ferai, par mes présens,
Connaître ma reconnoissance ;
Je te ferai, dans tous les temps,
Du bien passé ton espérance.
Tu verras si je te sais gré
D'un service aussi manifeste ;
Va, mon cœur en est pénétré,
Pour le prouver, je te ferai...

ÉTIENNE.

Je vous fais grâce du reste.

Florville sort.

SCENE XIII.

ETIENNE.

Ce regard dont il m'a parlé, se serait-il réellement adressé à lui ?...que je suis bon. Ne me voilà-t-il pas encore jaloux !... on le serait à moins ; allons, je vois qu'en France le mariage, même avec une personne qu'on aime, n'est pas une condition fort agréable.

Air de *M. Doche*

En France, on trouve aisément
Mainte femme aimable,
Au minois vif et piquant,
A l'humeur affable.
On peut trouver, si l'on veut,
Femmes douces, belles,
Mais on trouve, si l'on peut,
Des femmes fidèles.

L'époux, même avec sujet,
Ne doit rien reprendre :
Si chaque mari criait,
Pourrait-on s'entendre ?
Car, on trouve si l'on veut,
Femmes, douces, belles,
Mais on trouve si l'on peut
Des femmes fidèles.

SCENE XIV.

FLORICOURT, ÉTIENNE.

FLORICOURT.

Ah ! parbleu, Jones, je te trouve à propos, il faut que tu remettes ce billet à la belle Lucette.

ETIENNE, *à part.*

Je me doutais de cela.

FLORICOURT.

Fais en sorte qu'il soit lu.

ÉTIENNE.

Cette lettre renferme donc des choses bien importantes ?

FLORICOURT.

Sans doute, elle ne contient pas moins que la demande d'un

rendez-vous, dans lequel j'espère décider Lucette à renoncer à un mariage indigne d'elle, et à s'éloigner de ce village.

ÉTIENNE.

Savez-vous, Monsieur, que je suis très-embarrassé, car si l'on vient à savoir dans ce village que je me suis mêlé de cette affaire....

FLORICOURT.

J'ai tout prévu; tu viendras avec nous, car en partant avec Lucette, je te prends à notre service.

ETIENNE, *à part.*

Notre service! Je serai le valet de ma femme: cela se voit assez.

FLORICOURT.

Mais dis donc tu connais le mari de Lucette, il ne se doute de rien, n'est-ce pas? Il est maintenant à danser comme un bon marié.

ÉTIENNE.

Je vous proteste qu'il n'est pas à la noce.

FLORICOURT.

Il sera bien attrapé.

ÉTIENNE.

Il l'est déjà plus qu'il ne le sera, j'espère.

FLORICOURT.

Allons, hâte toi, et songe que j'attends ta réponse avec impatience. (*Etienne sort.*)

SCENE XV.

FLORICOURT, *seul.*

C'est un garçon intelligent que ce Jones, il m'aura bientôt ménagé un second entretien avec Lucette. Ah! si je puis la décider à venir partager ma fortune. Je veux lui rester constant... autant qu'elle le sera elle-même, malgré mes principes passés, car la constance n'est pas ma vertu favorite.

RONDEAU.

Air *de M. Doche.*

Brunes, blondes, sages, coquettes,
Des belles je tourne les têtes;
En héros je sais conquérir.
Mais, ardent à courir,
Je ne garde pas mes conquêtes.

J'aime la liberté,
Je sais que la beauté
Déteste l'esc'avage,
Bientôt se dégage,
Ne chérit que la nouveauté.
Son inconstance m'arrange,
Loin de chercher à m'en venger,
J'ai toujours soin de changer
Avant qu'elle change.

Brunes, blondes, sages, coquettes,
Des belles je tourne les têtes ;
En héros je sais conquérir ;
Mais ardent à courir,
Je ne garde pas mes conquêtes.

SCENE XVI.

FLORICOURT, LUCETTE.

(Lucette entre sans avoir l'air d'appercevoir Floricourt.)

LUCETTE, *à pa t en entrant.*

Voyons si celui-ci sera plus difficile à tromper que l'autre.

FLORICOURT, *apercevant Lucette.*

La voici. Ah ! que ce Jones est un garçon admirable.

LUCETTE, *feignant d'être surprise.*

Ah ! c'est vous, Monsieur, pardon. (*Elle fait un mouvement pour sortir.*)

FLORICOURT, *la retenant.*

Comment, charmante Lucette, vous voulez me quitter? Jones ne vous a donc pas remis le billet dont je l'avais chargé pour vous ?

LUCETTE.

Pour moi, Monsieur, vous l'aviez chargé d'un billet ! Non, Monsieur, il ne me l'a pas remis, et quand il vous eut obéi, je vous prie de croire que je ne l'aurais pas seulement ouvert.

FLORICOURT.

Quoi ! vous auriez eu assez de rigueur.

LUCETTE.

Oui, Monsieur, à quoi cela m'aurait-il avancée de lire cette

lettre ? Vous y répetiez sans doute ce que vous m'avez déjà dit, que vous m'aimez ; que vous m'adorez; que je suis belle ; que je suis ravissante. Cela vous coûte si peu à vous autres gens de la ville, que vous pouvez aisément vous moquer des pauvres villageoises ; je sais qu'il en est qui se laissent séduire par ces paroles trompeuses ; mais ce ne sera pas moi, je vous en avertis. D'ailleurs, ne m'a ton pas dit cent fois au village, que j'étais gentille, et de meilleur cœur que vous ne me le dites, j'en suis très-sûre. Cessez donc de croire qu'on puisse m'attraper par des flatteries; le piège est trop usé pour que je m'y laisse prendre.

FLORICOURT.

Ah ! croyez qu'un pareil dessein est bien loin de mon cœur.

LUCETTE, *à part.*

Voyons le venir. (*haut.*) Mais enfin, Monsieur, que voulez-vous que je pense de votre conduite ? A quoi servent ces entretiens que vous me demandez ? Je me marie demain, vous le savez, qu'espérez-vous donc ?

FLORICOURT.

J'espère vous détourner d'un hymen qui n'est pas fait pour vous.

LUCETTE.

Et qui vous dit, Monsieur, que cet hymen ne me convienne point. Mon mari, il est vrai, a des défauts, mais puisque je l'ai choisi, c'est qu'apparemment il me convenait, d'ailleurs, sur quel autre aurais-je pu jeter les yeux ?

FLORICOURT.

Ah ! Lucette, qui ne se trouverait heureux d'attirer votre attention ? Moi-même, puisqu'il faut l'avoir, il n'est pas de bonheur que je comparasse à celui là.

LUCETTE, *à part.*

Il se prend de lui-même. (*haut.*) Allons donc, Monsieur, me ferez-vous croire que vous êtes devenu amoureux de moi en un instant ?

FLORICOURT.

Il ne faut que vous voir.

LUCETTE.

C'est où je vous arrête.

Air nouveau de M. Doche.

Un jour vous suffit à la ville
Pour être au comble de l'amour,
Et, pour bien faire votre cour,
Plus de temps vous semble inutile.
Mais, dans l'art de tromper habile,
L'amant, par un juste retour,
N'aime après l'hymen, à la ville,
Qu'un jour.

FLORICOURT.

Croyez plutôt que toute ma vie...

LUCETTE.

Chez nous c'est tout le contraire.

Même air.

Long-temps avant le mariage
Au village on se fait la cour,
Et même il semble que l'amour
Après s'augmente davantage;
Oui, dans le sein d'un bon ménage,
Nous voyons les époux constants,
S'adorer encore au village
Long-temps.

FLORICOURT.

Ah ! ne me désespérez pas, songez que ma vie est entre vos mains, que je suis décidé...

LUCETTE.

A m'épouser, je le sais.

FLORICOURT.

A vous épouser ?

LUCETTE.

Ah ! ce mot vous arrête.

FLORICOURT, *à part.*

Poursuivons toujours l'aventure. (*haut.*) Pouvez-vous croire que j'hésite ? Ah ! vous devez faire l'honneur de quiconque sera assez fortuné pour unir son sort au vôtre.

LUCETTE.

Vous consentiriez donc réellement à m'épouser ?

FLORICOURT.

J'achèterais cette faveur au prix de toute ma fortune ; mais il faudra, s'il vous plait, que ce mariage soit secret.

LUCETTE.

Pourquoi donc secret ? Un mariage qui fera mourir de jalousie toutes mes bonnes amies ?

FLORICOURT.

Oui, mais vous sentez bien que je serais forcé...

LUCETTE.

Monsieur, de deux choses l'une, ou je suis digne de vous, ou je ne le suis pas. Si je le suis, pourquoi n'avoueriez-vous pas hautement que vous êtes mon époux ? D'ailleurs ne m'avez-vo pas dit que je devais faire l'honneur de quiconque serait assez heureux pour unir son sort au mien ? Un bel honneur, que personne ne connaîtra...Eh bien ! que décidez-vous ?

FLORICOURT.

Je décide qu'il faut vouloir tout ce que vous voulez.

LUCETTE.

Eh ! mon dieu, que cela ne vous fasse point de peine.

FLORICOURT.

Il faut maintenant songer à sortir de ce village.

LUCETTE.

Oh ! comme vous êtes prompt.

FLORICOURT.

Mon impatience doit vous prouver tout mon amour; choisissez-vous même l'instant le plus favorable...

LUCETTE, *à part.*

Suivons mon plan. (*haut.*) Eh bien ! il me semble que ce soir...Mais je réfléchis, si l'on nous voyait sortir l'un après l'autre, on pourrait nous épier ; attendez, il me vient une idée.

AIR : *Je suis un chasseur plein d'adresse.*

Ce soir, dès qu'à nos vœux propice
La nuit obscurcira ces lieux,
Il faudra, par un artifice,
Vous déguiser à tous les yeux.
Oui, de peur qu'on ne nous soupçonne :
Pour n'être épiés de personne,
De mon sexe imitez l'habit ;
Nous nous éloignerons sans bruit.
Un voile blanc nous couvrira :
Personne ne vous connaîtra,
Car l'amour nous protégera.

Ritournelle de l'air : Va-t-en voir s'ils viennent Jean.

FLORICOURT.

L'idée est charmante ; une robe de chambre, un voile, à merveille, dans un quart d'heure, ici, n'est-il pas vrai ?

LUCETTE.

Oui, dans un quart d'heure, il fera tout à fait obscur; allez tout préparer, et surtout point d'indiscrétion avec votre ami.

FLORICOURT.

J'y suis intéressé.

AIR : *Sans être belle.* (d'Ambroise.)

LUCETTE.

Allons, partez en diligence,
Et ne faites point d'imprudence.

FLORICOURT.

Je vais voir, enfin, mon amour
Payé du plus tendre retour.

LUCETTE.

De notre départ, je le pense,
Votre ami s'étonnera bien.

FLORICOURT.

A ses dépens, je ris d'avance.
(*A part*) Ah ! je la tien !
L'amour la met en ma puissance.
Ah ! je la tien !

LUCETTE, *à part.*

Ah ! je le tien !
A ses dépens, je ris d'avance.
Ah ! je le tien ! (*Floricourt sort.*)

SCENE XVII.

(La nuit commence.)

LUCETTE, *seule.*

Et de deux. Ces hommes, ils se ressemblent tous, avec un peu d'adresse les femmes les mènent. Ah !..et pourtant Messieurs.

AIR *du Vaudeville du Petit-Courrier.*

Toujours prompts à nous détracter,
Si l'on en croit votre langage,
Sur nous vous avez l'avantage,
Et rien ne peut vous résister.

Vous savez subjuguer nos âmes ;
Vous le dites ; je n'en crois rien.
Si, parfois, vous trompez les femmes,
Les femmes vous le rendent bien.

J'aperçois, je crois Étienne, sauvons - nous pour éviter les explications. (*Elle sort.*)

SCENE XVIII.

ÉTIENNE, *seul.*

Lucette, Lucette, elle cherche à m'éviter, ce que je viens d'apprendre est donc vrai, et ce Folleville qui me conte bonnement son succès...Lucette veut me fuir !...Eh bien, ne sois pas jaloux, je ne veux que m'amuser à leurs dépens ; qui ne l'aurait crue, avec cet air d'ingénuité qu'elle attrape si bien, la friponne ! allons, n'y pensons plus.

Air : *Ah ! que de chagrins dans ma vie.*

Lorsque, par sa fuite cruelle,
Je vois tous ses sermens trahis.
Quittons une amante infidelle,
Et vengeons-nous par le mépris.
Lucette, quoique toujours belle,
N'est plus celle que j'adorais ;
Car, à mes yeux, puisqu'elle est infidèle,
Elle a perdu tous ses attraits.

(*Il fait nuit entière.*)

Elle est maintenant occupée des préparatifs de sa fuite ; mais je m'avise, si dans cet intervalle, j'assemblais tout le monde et que je fisse paraître à tous les yeux sa perfidie, je crois que cette leçon ne serait pas mauvaise. La nuit est déjà bien obscure, je crois entendre quelqu'un, sortons et ne revenons qu'en bonne compagnie.

SCENE XIX.

FLORICOURT, *seul, enveloppé dans une robe de chambre blanche.*

Il m'a semblé entendre quelqu'un, cependant je ne vois personne. Me voilà équipé de manière à être méconnu : Folleville

sera bien étonné quand il apprendra ma disparition subite.... Peut-être est-il couché déjà ; peut-être rêve-t-il qu'il attendrit celle que j'enlève ? Bonne nuit, mon ami, tu vas te marier dans deux jours, de la sagesse, entends-tu. Ce pauvre diable me fait réellement pitié !

SCENE XX.

FLORICOURT, FOLLEVILLE, *même costume que Floricourt.*

FLORICOURT.

C'est elle que j'aperçois.

FOLLEVILLE.

Je la vois, ô bonheur !

FLORICOURT.

Allons au devant d'elle.

FOLLEVILLE.

J'ai peine à marcher dans cet équipage.

FLORICOURT.

Enfin, belle Lucette...

FOLLEVILLE.

Charmante Lucette...(*Ils sont près de tomber aux genoux de l'un de l'autre.*)

FLORICOURT.

Quelle voix !

FOLLEVILLE.

Qu'est-ce que j'entends !

FLORICOURT.

Je suis joué.

FOLLEVILLE.

Eh bien ! mon ami, nous n'avons rien à nous reprocher, nous sommes trompés de compagnie.

FLORICOURT.

Oh ! la friponne !

FOLLEVILLE.

L'ingrate !

FLORICOURT.

Comme elle va se moquer de nous ! Si cela se savait à Paris !

FOLLEVILLE.

Si ma belle héritière en apprenait quelque chose!

FLORICOURT.

Je serais deshonoré.

FOLLEVILLE.

Je serais perdu.

FLORICOURT.

Allons, mon ami, il faut nous consoler.

FOLLEVILLE.

Rentrons de peur qu'on ne nous surprenne en cet état.

FLORICOURT.

Bonsoir, mon ami, bonsoir.

FOLLEVILLE.

Juste ciel! nous sommes perdus! voilà du monde. (*Ils s'asseyent chacun dans un fauteuil, et tournent le dos aux autres personnages qui entrent.*)

SCENE XXI.

Tous le Monde, hors LUCETTE.

(Flambeaux. La rampe est levée.)

CHOEUR.

Air : *Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!*

Oh! oh! ah! ah!
Comment croire ce qu'il dit là.
Oh! oh! ah! ah!
L'étrange chose que voilà.

ÉTIENNE.

Venez, venez, les voici donc enfin découverts! le crime est avéré. (*à Folleville qu'il ne voit que par derrière.*) Perfide séducteur, malgré votre déguisement, vous ne réussirez point à mes dépens. (*à Floricourt.*) Et toi, épouse coupable, ne crois pas que ton crime doive rester impuni. (*Il reconnait Floricourt qui se lève.*) Comment! quelle plaisanterie est-ce là?

FOLLEVILLE.

En effet, cela est tout à fait plaisant,

SCENE XXII ET DERNIÈRE.

Les Précédens, LUCETTE.

LUCETTE, *à Étienne.*

Eh bien ! Monsieur le jaloux, vous voilà donc encore une fois convaincu ! mais j'ai un moyen sûr de vous faire repentir de vos soupçons ; plus de mariage entre nous, c'est un de ces deux Messieurs que j'épouse.

FOLLEVILLE.

Surcroit d'embarras !

LUCETTE.

Je n'ai qu'à choisir, voilà deux personnes qui veulent m'épouser, ainsi j'aurais bien du malheur si de trois maris, il ne m'en restait pas un.

FLORICOURT.

Quoi ! tu aurais promis aussi....Quelle sympathie ! Mademoiselle, en vérité la plaisanterie est tout à fait piquante.(*à part.*) Perfide !

FOLLEVILLE.

Pour te prouver combien je suis attendri, si tu veux m'imiter, nous doterons ces deux époux ; d'ailleurs, nous devons des remercimens à Jones, il nous a si bien servi...(*à part.*) Coquin.

ÉTIENNE.

Vous êtes trop bon en vérité, Messieurs.

FLORICOURT, *à Folleville.*

De la philosophie, mon ami ?

FOLLEVILLE.

Oui, passons encore ici cette soirée le plus gaîment qu'il nous sera possible, et demain continuons notre route.

LUCETTE.

Eh bien ! quand je vous avais prédit, mari soupçonneux, que vous rougiriez de votre jalousie ; vous trompais-je et n'avais-je pas raison de dire qu'il ne faut aux femmes pour duper les hommes les plus fins, qu'un peu de malice et d'adresse?

VAUDEVILLE.

AIR *nouveau de M. Doche.*

ÉTIENNE.

Que de peine, que de souci,
Peut enfanter la jalousie!
Heureux qui de cette manie
Est si légèrement puni.
Les croyant tous d'intelligence,
Je craignais fort pour mon honneur,
Et pourtant, malgré l'apparence,
M'en voilà quitte pour la peur.

FLORICOURT.

Mon cher, je te fais compliment
Sur ton heureuse destinée;
La femme que tu t'es donnée
Est un trésor assurément.
Que de maris, quand tout conspire
Contre leur repos, leur honneur,
Comme toi, voudraient pouvoir dire
Qu'ils en sont quittes pour la peur.

FOLLEVILLE.

Pour avoir trop bien entendu
Le soin de ses propres affaires,
Un intendant se vit, naguères,
Dans la chance d'être pendu.
Chez lui l'espérance bannie
Avait fait place à la frayeur;
Mais il avoit femme jolie,
Il en fut quitte pour la peur.

LUCETTE, *au Public.*

D'un auteur jeune et bien peureux
Daignez encourager le zèle;
Qu'une indulgence paternelle
Le porte un jour à faire mieux.
Un effroi qu'on ne peut décrire,
Règne en ce moment dans son cœur;
Faites, Messieurs, qu'il puisse dire
Qu'il en est quitte pour la peur.

FIN.



